

MON PREMIER MEURTRE



N remontant aux jours de mon enfance, je la vois dominée par un doux et cher visage: celui de tante Marie.

Tante Marie était une vieille

filles, mais une vieille fille sans manies et sans égoïsme.

Elle ne possédait ni carlin, ni perroquet. Pas même une tabatière!

Je ne l'ai point connue jeune, — elle était sœur de ma grand'mère, — mais son âme avait gardé la candeur de l'enfance; et, quand nous causions tous les deux, il me semblait qu'elle n'avait comme moi que six ans.

Elle était peut-être laide?... je n'en sais rien. Moi, je la trouvais belle, aussi belle que la sainte Philomène dont le portrait masquait le vide laissé en été par le tuyau du poêle, au-dessus de la cheminée.

Elle était constamment vêtue d'une robe en cachemire de couleur foncée, d'un petit châle à ramages sur lequel se rabattait une grande colerette, et d'une coiffe bordée à fins tuyaux.

Elle se tenait toujours au rez-de-chaussée, dans une vaste pièce un peu sombre, dont le fond était occupé par deux lits drapés d'étoffe rouge, entre lesquels une horloge balançait son pendule d'émail. En toute saison, j'allais, l'après-midi, à la sortie de l'école, goûter chez tante Marie.

En été, je la trouvais assise dans l'embrasure de la fenêtre, occupée à lire son livre d'heures ou à tricoter, en regardant les passants.

En hiver, elle se tenait au milieu de la pièce, à côté du poêle.

Dès que je soulevais le loquet de la porte d'entrée, sa voix douce s'élevait et demandait avec une intonation joyeuse:

— Est-ce toi, mon charmant?

— Oui, tante...

Et je m'élançais vers elle, je grimpais sur ses genoux, je la dévorais de baisers, froissant sans pitié sa colerette et sa coiffe en roulant ma tête sur son épaule... Ah! comme je l'aimais!...

Parfois, ma mère me chargeait de porter à tante Marie quelque mets friand.

Alors, oh alors! c'était autre chose.

Je prenais à peine le temps de l'embrasser, puis, la main sur le couvercle de mon petit panier, je lui criais: "Devine!"

— C'est peut-être un bon petit "millet"?

— Non.

— Des gaufres?

— Non, non, non...

Et quels cris de joie, quels baisers, quels rires quand elle avait trouvé!...

"Dis donc, tante, je fais comme le petit Chaperon rouge, hein? Seulement, je n'ai pas rencontré de loup... Oh! si j'avais rencontré un loup et qu'il m'ait suivi!... Il pousserait la porte bien fort, mais moi, je prendrais le grand couteau et je le tuerais."

Elle avait l'air d'y croire et je me redressais tout fier, en murmurant:

"C'est que je suis brave, moi!"

Il arrivait aussi que j'avais été grondé, — oh! toujours injustement, — et que mes larmes se trouvaient encore écrites sur mes joues mal débrouillées.

Ces jours-là, tante Marie doublait la dose du sucre dans "ma trempée" et m'abandonnait tout le pot de confitures, et je voyais bien qu'elle était indignée qu'on eût osé me faire pleurer.

Quand j'avais fini de goûter, j'apportais ma petite chaise devant elle, je m'asseyais de façon à pouvoir appuyer mes deux bras sur ses genoux et nous babillions ensemble.

Nous parlions du Clos de Mai où les cerises étaient mûres, et que nous irions visiter le jeudi suivant, ou bien de la poule blanche qui venait de chanter et dont je mangerais l'œuf le lendemain, ou bien encore du rosier qui commençait à fleurir...

Ce rosier, un superbe et gigantesque bengale, constituait à lui seul tout le parterre de tante Marie.

Il occupait l'angle de la maison, dans la cour, au midi. Il fleurissait avec une telle profusion que nous pouvions cueillir, chaque jour, un bouquet pour orner le petit reposoir de tante, sans qu'il y parût et qu'à l'automne, le sol autour de lui était encore jonché de roses effeuillées comme les rues du village, le jour de la Fête-Dieu, quand la procession vient de passer.

Tout à côté, le pied abrité par des pierres pour empêcher les poules de gratter le terreau, poussait une treille vigoureuse.

C'étaient avec le vieux cognassier, qui ombrageait le portail, les seuls ornements de la cour.

Mais tante Marie, l'ayant toujours vue ainsi, l'aimait et n'y voulait rien changer.

Au commencement du mois de juin, je m'étais assis à ma place habituelle après avoir fini ma tartine, et je me disposais, je m'en souviens, à questionner tante Marie sur le temps "où elle était petite," ainsi que cela m'arrivait quelquefois, quand je la vis me regarder d'un air singulier et sourire.

Puis elle me dit à voix basse, comme on parle des choses mystérieuses:

"Il y a un nid..."

— Un nid! murmurai-je en joignant les mains, un nid!...

Je ne demandai pas même où se trouvait ce nid. Je savais bien d'avance que ce ne pouvait être ailleurs que sur le rosier.

"Allons le voir, tante, veux-tu?"

— Tu n'y toucheras pas?"

— Non, non."

Nous voilà partis.

Nous marchions sur la pointe du pied.

Elle riait doucement et moi je lui serrais la main bien fort, tout ému à la pensée de ce petit nid caché parmi des roses.

Arrivés auprès de l'arbutus, tante Marie m'enleva sur ses bras, et m'indiquant un petit amas d'herbes sèches, placé sur un rameau flexible:

"C'est là," me dit-elle à l'oreille.

Je regardai longtemps avant de rien distinguer. Enfin j'aperçus au milieu du feuillage un petit œil inquiet, brillant, qui m'observait.

"C'est la fauvette, m'expliqua tante Marie. Elle couve.

— Mais je ne vois pas les petits.

— Ils sont encore dans la coquille."

J'en rêvai la nuit.

Le lendemain, à l'école, je fus d'une sagesse exemplaire. Je lus sans faute, j'appris ma fable tout seul et je fis trois rangs à la tapisserie que l'impartialité de sœur Epiphane imposait à tous ses élèves, filles ou garçons.

Je redoutais si fort — ce qui arrivait, quand je m'étais montré rebelle — d'être privé d'aller rendre visite à tante Marie.

Mais au bout de quelques jours, je commençai de trouver que les oiseaux restaient bien longtemps dans leur coquille. Je ne pouvais plus dominer mon impatience. Il me prenait des envies de leur aider à en sortir.

Enfin, un après-midi, l'air affairé de tante Marie me révéla, dès que j'entrai, qu'il devait y avoir du nouveau et je demandai, anxieux:

"Eh bien?"

— Ils sont éclos cette nuit, me dit-elle tout bas."

Nous baissions toujours la voix quand nous parlions du nid.

"Combien y en a-t-il?"

— Cinq.

— Cinq! Ils sont cinq dans ce petit nid? Comment peuvent-ils bien y tenir?"

Je refusai de goûter avant de les avoir vus. Mais je fus bien désappointé. Moi qui me figu-

rais les oiseaux sortant de l'œuf emplumés de pied en cap, je vis cinq petits corps tout nus, si nus que je suppliai tante de leur coudre bien vite de petites chemises.

Elle se mit à rire et me montra la fauvette qui arrivait à tire d'aile.

C'était l'heure du repas.

Les petits ouvraient des becs énormes et tendaient leurs cous décharnés. La mère leur distribua la provende qu'elle rapportait, puis, lentement, avec mille précautions, elle se plaça de façon à les abriter tous.

"Tu vois qu'ils n'ont pas besoin de chemises, me dit tante. Le bon Dieu a pourvu à tout."

Le mâle, qui avait observé cette scène, de la branche du cognassier où il était perché, se mit alors à chanter tout doucement, comme pour endormir sa couvée.

Mais à peine avait-il jeté quelques notes, que je vis accourir le chat d'un voisin, un gros chat noir à la prunelle jaune, qui venait parfois rôder dans la cour.

Il sortait du fenil et descendait l'échelle en huant l'air avec une mine gourmande.

"Pourvu qu'il ne découvre pas notre nid", murmura tante Marie soucieuse...

Cependant, les oisillons se transformaient peu à peu et devenaient tout à fait jolis. Au duvet grisâtre qui avait constitué leur premier vêtement succédaient des plumes bien lisses. Parfois, en l'absence de leur mère, ils agitaient leurs ailes comme pour les essayer.

"Ils ne tarderont pas beaucoup à sortir du nid", me dit tante Marie.

Cette nouvelle me causa un gros chagrin. Je m'étais attaché à eux. Et il me semblait qu'eux aussi devaient avoir de l'amitié pour moi. Ils ne me témoignaient nulle frayeur quand je me penchais sur la touffe de roses qui leur servait de toiture.

"Ils s'en iront?... bien loin?... Ils ne reviendront plus? demandai-je le cœur serré.

— Non. Ils iront à leur tour faire des nids dans quelque buisson.

— Tante", murmurai-je tout bas, en rougissant de plaisir à la pensée que mon souhait pouvait se réaliser, "tante, ... j'en voudrais un.

— Tu voudrais une fauvette, pour la mettre en cage? Autant vaudrait pour elle tomber sous la dent du chat, mon trésor... Comment la nourrirais-tu? Ces oiseaux-là ne vivent que d'insectes.

— Parce qu'ils n'ont jamais goûté à du sucre ou à du biscuit...

— Je te dis qu'elle mourrait, insista tante Marie. Je te donnerai à la place un habit de velours et un cheval mécanique.

— Je veux bien l'habit et le cheval, mais je veux aussi la fauvette. Je la veux absolument, et... je l'aurai, dis-je, en lançant à la tante Marie un regard de défi.

— Oh! murmura-t-elle tristement, tu me désoberais?"

Je baissai sournoisement la tête sans répondre. Ce jour-là, pour la première fois, nous nous quitâmes fâchés.

Pauvre tante Marie! je suis sûr qu'elle n'en dormit pas.

Le lendemain, dès qu'elle m'aperçut, elle me dit avec son bon sourire:

"J'ai déjà écrit pour demander l'habit et le cheval.

"Je m'informerai: tu les recevras bientôt."

Mais je ne fis aucune allusion à ce qui s'était passé, et tante Marie put croire que j'avais déjà oublié mon caprice de la veille.

Oublié! Je ne pensais pas à autre chose. Seulement, j'avais compris que si je voulais arriver à le satisfaire, il n'en fallait pas parler.

La cage était déjà dans ma chambre, nettoyée et pourvue d'augets. Il n'y manquait plus que le nid.

Je le confectionnai le lendemain, avant de partir pour l'école, avec du duvet arraché au manchon de ma sœur et le sac de lustrine verte du jeu de loto.

Je demandai du sucre à ma tante, je mis en réserve les biscuits de mon dessert, j'adjoignis à ces provisions un pied de jeune salade et du mouron; je poussai même la prévoyance jusqu'à suspendre au-dessus du nid un gros bouquet de ro-